

trouve dans sa nature les *moyens* de l'atteindre. Les êtres qui ont leur fin en eux-mêmes, qui ont conscience de leur destinée et se reconnaissent responsables de la manière dont ils l'accomplissent, sont des personnes. La personnalité est un attribut caractéristique de l'homme dans les limites du monde. L'être qui remplit sa mission, qui agit selon sa nature fait *bien*; celui qui agit en opposition avec son essence ou contrairement à la nature d'autres êtres, fait *mal*. Le bien et le mal se rencontrent partout dans l'univers; le bien moral et le mal moral, faits avec intention, comme actes méritoires et coupables, n'appartiennent qu'à la vie des êtres raisonnables, doués de personnalité et comme tels membres du monde moral.

3. Combinons maintenant les deux aspects qui précèdent, considérons à la fois l'être en lui-même et dans son contenu, et voyons quelles propriétés nouvelles se révèlent dans cette synthèse. Entre un être et son contenu il n'existe plus de rapport d'opposition, mais de transcendance, c'est à dire de *subordination* ou de supériorité. Il n'y a donc plus lieu d'appliquer, comme précédemment, le principe de contradiction. Nous avons d'une part le *tout*, de l'autre les *parties*, par exemple, l'homme, dans l'unité de sa nature, l'esprit et le corps, comme expressions de sa dualité. L'homme n'est ni pur esprit, ni pure matière, il est l'un et l'autre et il est plus que leur somme ou leur aggrégation, car il est aussi l'union de l'esprit et du corps; nous dirons donc : l'homme est esprit et n'est pas esprit, l'homme est matière et n'est pas matière; le tout est aussi chacune de ses parties, mais aucune partie n'est le tout; les parties sont subordonnées au tout, le tout est au-dessus des parties. Le tout est le *contenant*, les parties le *contenu*. Tout ce qui est dans le contenu est aussi dans le contenant, mais tout ce qui est dans le contenant n'est pas pour cela dans le contenu : tout ce qu'on affirme de l'esprit et du corps, comme la pensée et l'étendue, peut s'affirmer de l'homme, mais toutes les qualités de l'homme ne sont ni les qualités de l'esprit ni les qualités du corps. Seulement, en vertu de l'unité de l'essence ou de la nature humaine, chaque partie est *semblable* au tout, et en conséquence l'esprit et le

corps sont aussi semblables entre eux : l'âme humaine et le corps humain sont, en effet, des organismes homologues qui se correspondent dans leur ensemble et dans leurs parties, quelques *contrastes* qu'il y ait entre leur propre essence, comme le démontre l'anthropologie. L'analogie peut même s'étendre à toutes choses, et serait prouvée s'il était certain que les catégories dont nous nous occupons eussent une valeur universelle.

La contenance et la subordination des parties exprime le rapport de *raison* ou de fondement, c'est à dire le rapport du principe à la conséquence, sur lequel s'appuie tout raisonnement démonstratif. Les parties sont fondées dans le tout, le tout est la raison de chacune de ses manifestations partielles. La *causalité* ajoute à ces rapports un rapport nouveau, le rapport de détermination ou de production : la causalité est le lien de deux choses dont l'une est produite ou déterminée *par* l'autre : celle-ci se nomme cause, celle-là effet. La cause est donc une raison déterminante ou suffisante. On voit maintenant que cette catégorie se distingue essentiellement de celles de la condition, du moyen et du but, avec lesquelles on la confond souvent : cause conditionnelle, cause instrumentale, cause finale. La véritable cause est la cause déterminante ou efficiente, qui indique qu'une chose en détermine une autre selon son essence. Du reste les rapports précédents s'appliquent également à la liaison causale : l'effet est dans la cause, sous la cause, semblable à la cause. Telle cause, tel effet. En tant que l'être par sa causalité réalise constamment son essence, qui est une et la même, il y a des éléments communs à toute la série des phénomènes qui marquent son devenir : ces caractères communs et invariables sont les *lois* de l'activité, fondées dans la nature des choses.

Un tout avec l'ensemble de ses parties, constitué d'après la thèse, l'antithèse et la synthèse, nous donne l'idée d'un *organisme*. Dans l'organisme se reproduisent toutes les relations antérieures, tant coordinatives que subordinatives, car l'être organisé est lui-même l'être complètement achevé en lui-même et dans ses déterminations intérieures : tout se

résume, tout s'épanouit dans l'organisme, comme dans la plus haute expression de l'être : au tout s'appliquent les catégories de l'essence, de la forme et de l'existence ; aux rapports des parties entre elles, les catégories des contraires ; aux rapports des parties avec le tout, les catégories de la subordination. L'idée de l'organisation elle-même paraît pouvoir s'adapter, à certains égards et sous diverses formes, à tout ce qui est, aux êtres physiques ou spirituels, au fini ou à l'infini : l'homme, l'animal, la plante, comme êtres vivants, sont organisés ; la pensée dans l'ensemble de ses fonctions et de ses opérations, la lumière avec les couleurs, l'espace avec les combinaisons possibles entre ses dimensions, quoique pures propriétés, ont encore une organisation conforme à leur essence. Toutes les manifestations de la vie rationnelle, la société avec ses organes, l'art avec ses formes multiples, le droit avec ses applications, la science avec ses parties, tout est susceptible d'organisation. La science organisée est le système de la connaissance, en harmonie avec le système des choses. Les propriétés fondamentales de l'organisme sont la plénitude, la perfection et la beauté. Les conditions de la beauté sont précisément les mêmes que celles de l'organisation : unité, variété, harmonie. Si l'on veut bien admettre, à titre provisoire, qu'il n'existe ni vide absolu, ni imperfection absolue, ni laideur absolue, on reconnaîtra qu'il y a en toutes choses quelques traces d'organisation et l'on en cherchera la cause dans l'organisme infini et absolu (1).

Tel est le tableau des catégories dans son ensemble. Un pareil sujet exigerait un ouvrage spécial ; mais d'une part, je ne veux pas répéter ce que j'ai dit dans la psychologie, au sujet des propriétés de l'âme, et de l'autre, je reviendrai aux idées qui seront indispensables pour l'achèvement de la logique. L'essentiel pour le moment est d'embrasser les catégories dans leur ordre réel et dans leurs rapports, pour rec-

(1) Krause, *System der Philosophie*, 1828. — *Vorlesungen über die Grundwahrheiten der Wissenschaft*, 1829. — *Die Lehre vom Erkennen und von der Erkenntniss*, herausgg. von Leonhardi, 1836.

tifier les erreurs qui proviennent d'un point de vue exclusif jeté sur les objets de la pensée. Inutile d'ajouter qu'en exposant les catégories comme attributs universels, nous n'avons pas la prétention d'avoir démontré qu'elles s'appliquent toutes à chaque chose. Cette question se présentera au sujet des lois et de la légitimité de nos connaissances, et ne pourra se résoudre sans le secours de la partie déductive ou synthétique de la science.

### CHAPITRE III

#### LE RAPPORT ENTRE LE SUJET ET L'OBJET DANS LA CONNAISSANCE.

Nous savons quel est le sujet et quels sont les objets possibles de la connaissance ; mais la connaissance n'est constituée que par un certain *rapport* entre le sujet et l'objet. Quel est ce rapport ? L'objet s'offre à la pensée, soit qu'il s'impose à l'esprit, s'il est présent, soit qu'il attende qu'on aille le découvrir, s'il est hors de notre horizon. Comment nous est-il donné ? La connaissance enfin a un double aspect, l'un subjectif, l'autre objectif ; comment se détermine-t-elle à ces deux points de vue ? Voilà ce qu'il nous faut rechercher pour achever la notion de la connaissance en général.

Le sentiment aussi bien que la pensée nous met en relation avec les choses ; mais les rapports diffèrent, quoiqu'il s'agisse dans les deux cas de la même âme en présence d'un même objet. L'âme, en tant qu'*affective*, est remuée, agitée, passionnée, dans le sens le plus étendu de ce mot : elle pâtit, elle éprouve quelque émotion ; en tant qu'*intelligente*, l'âme est calme, indifférente et conserve toute sa liberté d'action et d'appréciation ; d'un côté, elle subit une influence extérieure, qu'elle le veuille ou non ; de l'autre, elle reste impassible. La même opposition éclate dans l'objet, selon qu'il parle au cœur ou à l'esprit : il se présente au sentiment